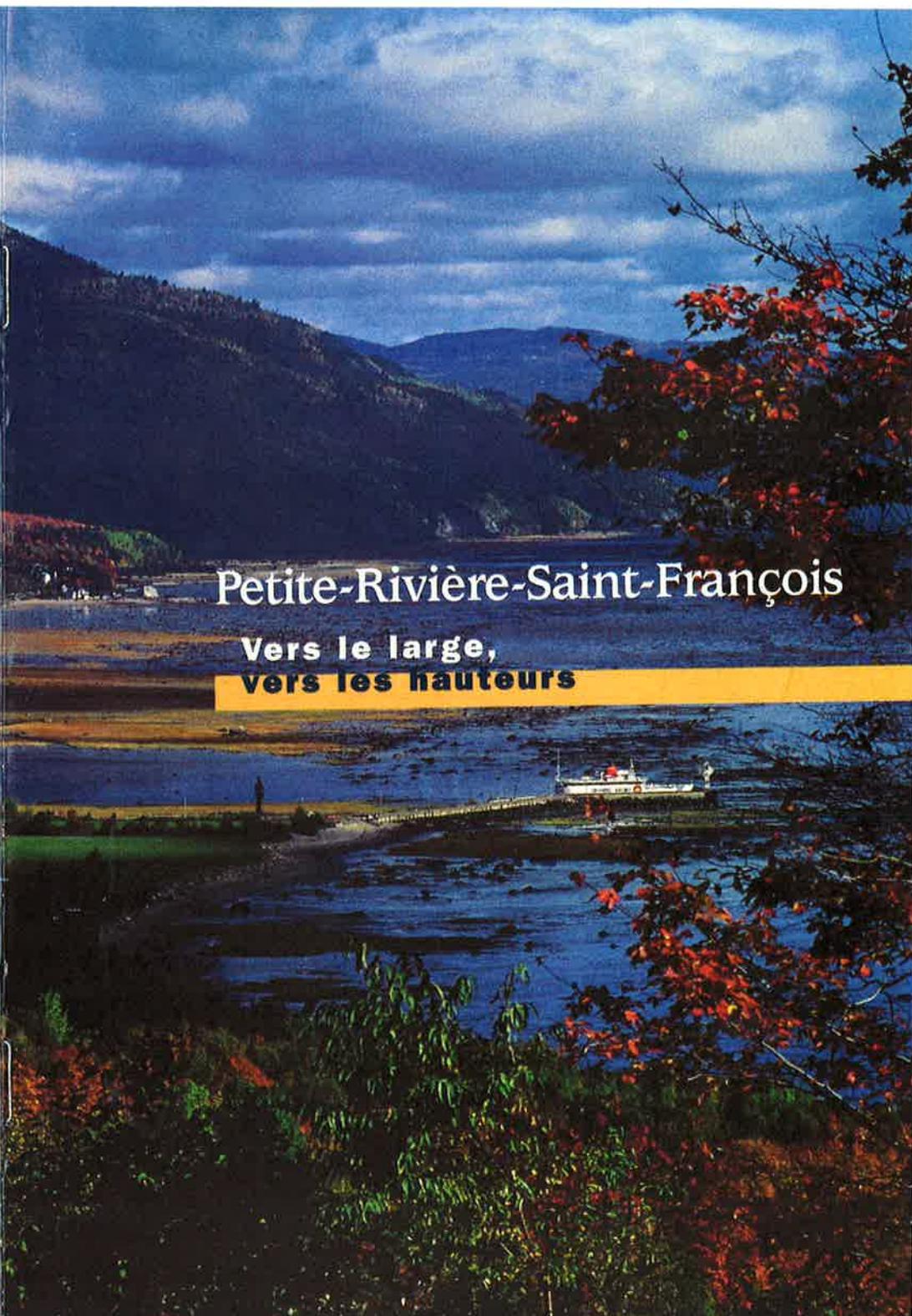


Petite-Rivière-Saint-François

**Vers le large,
Vers les hauteurs**



Sommaire

UNE TOPOGRAPHIE ET UNE TOPONYMIE AUSSI RICHES QUE DIVERSIFIÉES	4
LE PLUS VIEUX LIEU DE PEUPEMENT DE CHARLEVOIX	5
LE FLEUVE	9
ENTRE LE FLEUVE ET LA MONTAGNE	19
LA FORÊT	25
CONCLUSION	29
ÉPHÉMÉRIDES	30
BIBLIOGRAPHIE	32

Équipe de production

Francine Dufour, secrétaire-trésorière, municipalité
de Petite-Rivière-Saint-François

Isabelle Paquet, agente culturelle, MRC de Charlevoix,
Villes et villages d'art et de patrimoine

Marthe Lacombe, chargée de projet, ministère de
la Culture et des Communications du Québec

Équipe de réalisation

Bergeron Gagnon inc., conseillers en patrimoine culturel

Gestion de projet : *Claude Bergeron*

Recherche et rédaction : *Josée Thireau* et *Claude Bergeron*

Conception graphique : *Michel Guay*, *Pouliot Guay*
graphistes

Révision linguistique : *Réjeanne Bissonnette*

Impression : *Les impressions Charlevoix Offset inc.*

Photographies

Photo de la couverture et des pages 2-3 : gracieuseté de
l'auberge La Courtepointe

Les photographies dont la source n'est pas indiquée dans
la vignette proviennent de la Société d'Histoire des
Riverains.

Remerciements

Nous tenons à remercier M. Marc-André Bluteau, l'abbé
Jean-Louis Bouchard et M. Richard Tremblay, pour leur
précieuse collaboration.

Cet ouvrage a été réalisé grâce à la contribution finan-
cière de la municipalité de Petite-Rivière-Saint-François
et du ministère de la Culture et des Communications
du Québec.

Petite-Rivière-Saint-François, juillet 2000

ISBN 2-9806811-0-5

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 2000

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Canada, 2000

Vers le large, vers les hauteurs (*Duc in altum*)

CETTE devise traduit le souci d'excellence et la soif de dépassement qui, depuis toujours, animent les Riverains.

La partie principale du blason représente le village de Petite-Rivière-Saint-François, adossé aux pentes du Massif, et une goélette qui gagne le large. Elle rappelle donc que les Riverains ont dû conquérir le fleuve et vaincre la montagne pour assurer leur subsistance. La feuille d'érable et le confère intégrés aux armoiries témoignent du rôle primordial que le bois a joué dans l'économie locale et la vie quotidienne des habitants. Enfin, la croix latine et les deux lys qui dominent le tout, réaffirment fièrement les origines chrétiennes et françaises de la communauté.



Mot du maire

IL est étrange que les étroites terres de Petite-Rivière-Saint-François, coincées entre les Laurentides et le Saint-Laurent, aient accueilli les premiers colons de Charlevoix. C'est monseigneur de Laval, évêque de Québec et seigneur de Beaupré, qui en décida ainsi, en y accordant une concession à Claude Bouchard, dit le petit Claude, en 1675.

Mon ancêtre et les colons qui vinrent se joindre à lui durent surmonter les caprices du fleuve et arracher leurs champs à la montagne et à la forêt. Ils apprirent à sacrifier leur sommeil pour remplir leurs nasses d'anguilles et à *saigner* les érables pour faire provision de douceurs.

Dans les pages qui suivent, nous avons tenté de reconstituer leur histoire et celle de leurs descendants. Pour ce faire, nous avons rassemblé des bribes de récits des gens d'ici et relu les textes des auteurs qui se sont penchés sur notre histoire, nos us et coutumes.

Par ailleurs, nous avons installé à votre intention un réseau de panneaux d'interprétation qui devrait compléter votre découverte de notre histoire, notre architecture, nos traits culturels et cet



environnement que nous tenons tant à préserver. Nous vous invitons, de plus, à ne pas manquer la visite du Domaine à Ligori. Vous aurez sûrement plaisir à voir plusieurs bâtiments d'intérêt patrimonial qui jalonnent le littoral. Merci à mes concitoyens et concitoyennes qui savent si bien les entretenir, les fleurir et vous les présenter.

Les Riverains sont fiers de leur passé, mais ils demeurent résolument tournés vers l'avenir. Nos ancêtres ont exprimé leur souci d'excellence et leur soif de dépassement dans notre devise « *Vers le large, Vers les hauteurs* ».

Bonne visite et bon séjour!

Jean-Guy Bouchard, maire
Municipalité de Petite-Rivière-Saint-François
Le 15 juillet 2000

Une topographie et une toponymie aussi riches que diversifiées

Entre le fleuve et la montagne

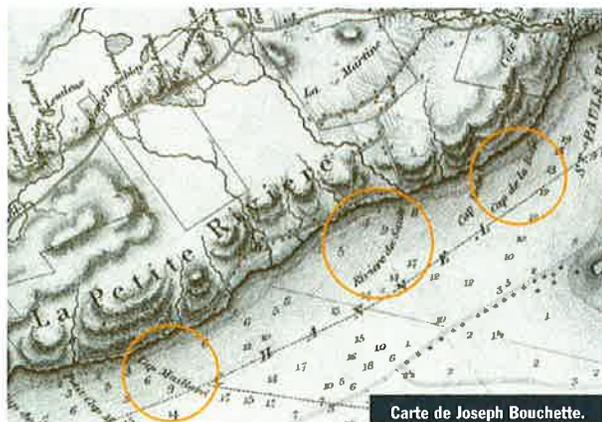
PETITE-Rivière-Saint-François s'étire entre Baie-Saint-Paul, à l'est, et Saint-Tite-des-aps, à l'ouest. Enchâssé dans le tassif Laurentien, son territoire est surtout constitué d'une succession de hauts plateaux et de falaises abruptes bordés par une étroite bande côtière. La forêt y est omniprésente. À cause de cette topographie des plus particulières, le peuplement s'est concentré en bordure du fleuve et, dans une moindre mesure, sur certains des plateaux qui dominent les parties est et ouest de la municipalité.



Petite-Rivière-Saint-François vue du Mont à Ligori.
Photographie de Pierre Lahoud, 1999.

Des toponymes directement reliés à la géographie

C'est à la «petite rivière», localisée à l'ouest du village et qui traverse la municipalité du nord au sud pour se jeter dans le Saint-Laurent à l'embouchure de la rue Bergeron, que la municipalité doit son nom. Dès 1603, Samuel de Champlain mentionne ce cours d'eau et, une quarantaine d'années plus tard, Jean Bourdon l'indique sur la carte qu'il dresse de la vallée du Saint-Laurent.



Carte de Joseph Bouchette. Dessinée en 1831, elle illustre à merveille la richesse toponymique de Petite-Rivière. *Topographical map of the district of Quebec.* / Joseph Bouchette, 1831 (extrait) E21T&F/Arpentage/Province n°: Province 1. ANQ, Québec

Avant la fondation de la paroisse de Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière-Saint-François, on désigne le territoire du nom des caps et des anses qui lui confèrent tant d'attrait : Cap-Raide, Rivière-du-Sot, Anse-aux-Pommiers, L'Abattis, Vieille-Rivière, Ruisseau-à-la-nasse, Cap-Maillard, etc. (voir carte aux pages 16 et 17).

Anses, baies, caps et montagnes ont, pour la plupart, un nom distinctif, emprunté à la végétation (cap aux Bouleaux, pointe d'Aulnes), au secteur où ils se trouvent (cap Maillard, cap à L'Abattis) ou, encore, au nom du premier propriétaire du site. C'est le cas du mont à Ligori qui se dresse près de la maison de Ligori Simard.

Petite-Rivière longe le fleuve sur une vingtaine de kilomètres ; aussi, compte-t-elle différents secteurs d'occupation. Ce sont, d'une part, L'Abattis, Grande-Pointe, le village, Maillard (ainsi baptisé en l'honneur du missionnaire de ce nom), situés en bordure du littoral et, d'autre part, la Grande Martine, la Petite Martine et le Grand Chemin, localisés sur les plateaux.

Le plus vieux lieu de peuplement de Charlevoix



Le fleuve et le golfe Saint-Laurent à l'époque du passage de Champlain devant Petite-Rivière. Marc Lescarbot, *Figure de la terre neuve, grande rivière de Canada* [...], 1609. ANQ-Québec, NC 93-3-10.

Champlain devant Petite-Rivière

L'HISTOIRE écrite de Petite-Rivière-Saint-François remonte au tout début de la Nouvelle-France. Même si l'endroit lui paraît fort dangereux, Samuel de Champlain y jette l'ancre en 1603. Le célèbre explorateur décrit alors le secteur de la manière suivante :

Le jeudi suivant, nous partîmes [de l'île au Lièvre], et vîmes mouiller l'ancre à une anse dangereuse du côté du Nord, où il y a quelques prairies et une petite rivière où les sauvages caban[ent] quelquefois...

Charles-Henri Laverdière (éd.), *Œuvres de Champlain*, Québec, G.E. Desbarats, 1870, vol. III.

Celui qui va fonder Québec cinq ans plus tard, remarque donc les prairies verdoyantes où les colons pratiqueront éventuellement l'agriculture. Il nous révèle aussi que le site est fréquenté par les Montagnais, qui viennent y pratiquer la pêche et la chasse.

Samuel de Champlain tel qu'imaginé par Moncornet (il n'existe aucun portrait authentique du célèbre explorateur). ANQ-Québec.

Un fragment de la seigneurie de la Côte-de-Beaupré

Le 15 janvier 1636, la Compagnie des Cent-Associés concède au sieur Antoine Cheffault de la Regnardière une immense seigneurie, la seigneurie de la Côte-de-Beaupré. Elle s'étend de la rivière Montmorency à celle du Gouffre et englobe le territoire actuel de Petite-Rivière-Saint-François. Après la dissolution de la compagnie des Cent-Associés en 1663, c'est monseigneur de Laval qui se porte acquéreur des seigneuries de la Côte-de-Beaupré et de l'île d'Orléans.



Seigneurie de la Côte-de-Beaupré, délimitée à l'est par la seigneurie du Gouffre. Croquis tiré de: Jean Des Gagniers, *Charlevoix, pays enchanté*. Sainte-Foy, P.U.L., 1994, p. 128.

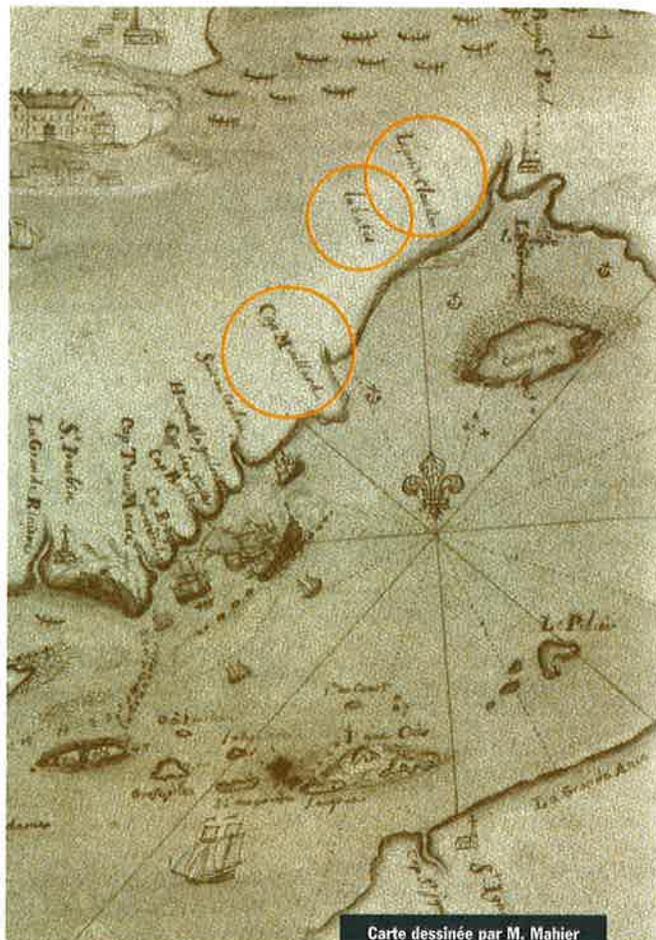
Baie-Saint-Paul ou Petite-Rivière-Saint-François ?

En ce milieu du XVII^e siècle, l'exploitation de la seigneurie de la Côte-de-Beaupré donne des résultats encourageants et les colons s'établissent fort volontiers sur la côte, qui est aussi fertile que grandiose. Les terres deviennent bientôt toutes occupées et les colons ne tardent pas à réclamer de nouvelles concessions.

Il faut toutefois attendre que monseigneur de Laval et les pères du Séminaire deviennent propriétaires de la seigneurie de la Côte-de-Beaupré pour que la colonisation de Charlevoix s'amorce vraiment. Or, les autorités du Séminaire décident de se réserver les terres qui



Mgr Laval, évêque de Québec propriétaire de la seigneurie de la Côte-de-Beaupré à compter de 1675.



Carte dessinée par M. Mahier le 15 octobre 1729. On y voit clairement le cap Maillard, la terre du petit Claude et Baie-Saint-Paul. Bibliothèque nationale de Paris, reproduite dans *Nos Racines, l'histoire vivante des Québécois*, n° 2. Les Éditions TLM inc., 1979, p. 30 et 31.

entourent la baie Saint-Paul aussi longtemps que possible et de concéder les terres moins fertiles de Petite-Rivière à certains de leurs employés.

Ils colonisent donc Petite-Rivière-Saint-François tout en se conservant l'entière propriété des terres de Baie-Saint-Paul qui, elles, sont occupées par des « engagés » et des métayers.

Le premier colon, Claude Bouchard

Claude Bouchard est le premier fermier à qui monseigneur de Laval concède, en 1675, une terre sur le territoire actuel de Petite-Rivière-Saint-François. L'année suivante, le sieur Bouchard s'installe sur sa ferme et devient ainsi le fondateur de Petite-Rivière-Saint-François et de Charlevoix.

Seize autres terres sont ainsi concédées à Petite-Rivière-Saint-François et des colons viennent tour à tour s'y établir, dont René Bin, dit Lacroix, Pierre Laforest, dit Labranche, Jacques Fortin, René de la Voye fils, Pierre Tremblay fils et son frère Michel et Noël Simard.

Les descendants de ces défricheurs composent, aujourd'hui encore, l'essentiel de la population. En outre, certaines de ces familles occupent toujours le site qui a été concédé à leur ancêtre, au XVII^e siècle.

Des demeures plutôt modestes

Si l'on en juge par le contrat que Silvain Duplais, maçon, et Marie Pelletier, veuve Denis Jean, concluent le 20 février 1682, les maisons des Riverains de cette époque sont de dimensions très modestes. Dans ce document, le sieur Duplais s'engage, en effet, à construire pour la veuve une maison à colombage de 16 pieds carrés, sur la côte Saint-François-Xavier. Même si les pieds français sont un peu plus longs que ceux des Anglais, la maison doit néanmoins être fort exigüe !



Les Bouchard, Lavoie et Simard des familles qui occupent encore la terre concédée à leur ancêtre.



Petite-Rivière au XVII^e siècle ? Aspect probable des maisons de premiers colons riverains : structure en bois rond et toit de chaume. Photo d'une maquette conservée au Centre d'interprétation de la Côte-de-Beaupré à Château-Richer.

Dans le secteur de Petite-Rivière, des prairies bordent le fleuve. Les premiers colons ne sont donc pas obligés de défricher leur terre avant de commencer à la cultiver. Toutefois, le sol demeure pauvre et les colons triment du matin au soir pour en tirer leur subsistance.

L'une des plus vieilles paroisses de Charlevoix

Dès 1722, un arrêté du conseil d'état du Roi mentionne la paroisse de «Saint-François-Xavier, de Petite-Rivière». Les premiers registres paroissiaux ne remontent pourtant qu'à 1734 et la première église à 1738. De plus, les paroissiens doivent attendre jusqu'en 1835 pour que leur premier curé permanent, l'abbé Pierre Clément, soit nommé.

Un temple fort modeste

La première église de Petite-Rivière-Saint-François ne mesure que 35 par 60 pieds. Le petit édifice est de type «à colombage pierroté», c'est-à-dire que les vides de sa charpente de bois sont combles avec du mortier. La fabrication confie la menuiserie de la toiture, du toit, des lambris et des croisées à un artisan de Québec, Joseph Bahus. Vers 1778, on ajoute une sacristie à l'église; une quarantaine d'années plus tard, on y aménage un jubé et, en 1834, on construit enfin un presbytère. Comme la population ne cesse d'augmenter, le temple devient nettement trop exigu. Ce dernier est remplacé par l'église actuelle en 1905.

Un développement graduel

Le développement de Petite-Rivière-Saint-François s'avère fort lent. Ce phénomène s'explique peut-être du fait que, jusqu'au début du XIX^e siècle, le village n'est pas relié par voie terrestre à la côte de Beaupré et que son littoral, constamment grugé par les eaux tumultueuses du fleuve, demeure peu propice à l'agriculture,



La première église de Petite-Rivière.

L'isolement condamne les premiers Riverains à l'autosuffisance, mais ils parviennent à peine à tirer parti de leurs terres de quoi assurer leur subsistance. Ils comptent donc sur le fleuve pour garder contact avec le reste du monde et pour leur fournir des ressources qui leur font cruellement défaut.

Le fleuve

Le fleuve ne manque pas de place pour étaler sur vingt-deux milles de largeur son grand corps sans cesse agité par les forces de la marée.

Gabrielle Roy. *Cet été qui chantait.*

L'attrait du Saint-Laurent

LES premiers colons arrivent à Petite-Rivière-Saint-François par le fleuve et, pendant plus d'un siècle, le Saint-Laurent est leur seul trait d'union avec le reste du monde. En effet, c'est seulement en 1825 que l'on construit le chemin des Caps, qui relie la côte de Beaupré à Charlevoix. Et encore, le Grand chemin restera impraticable pendant la majeure partie du XIX^e siècle.

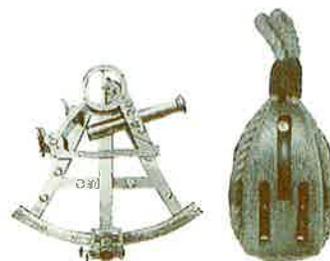
La nécessité a sans aucun doute engendré de nombreuses «vocations maritimes» chez les Riverains, parmi lesquels on



Capitaine Simon Bouchard un marin émérite

compte plusieurs lignées de loups de mer et de constructeurs de navires. L'essor du cabotage, au début du XIX^e siècle, favorise les habitants de Petite-Rivière, qui ont l'expérience et le savoir-faire requis non seulement pour construire les goélettes utilisées pour transporter le courrier, les marchandises et les voyageurs, mais aussi pour les guider sur les eaux capricieuses du Saint-Laurent.

Simon Bouchard fait ses études Séminaire de Chicoutimi lorsqu'il entend «l'appel de la mer». Après avoir vogué sur différents navires, il obtient vers 1940 son diplôme de capitaine au long cours. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, on le confie des bâtiments chargés de troupes ou de marchandises. Au cours de sa carrière, le capitaine Bouchard effectue de nombreux voyages dans le Grand Nord, en Europe et en Asie. À chacun de ses retours, les Riverains adorent écouter ses récits tous plus aventureux les uns que les autres.



Loups de mer aguerris, les Riverains font appel à des instruments de navigation sophistiqués et à de nombreux outils pour mener leurs navires, leurs cargaisons et leurs passagers à bon port.

Sextant à double cadre (vers 1880)

Poulie à trois réas

Source: Encyclopédie visuelle bilingue. *Marine d'hier et d'aujourd'hui*, p.34.

« faut à l'homme de la mer, pour que la vie à terre soit belle, à souvenir vivant de l'eau et le clapotis berceur du flux et du reflux.

Marthe B. Hogues. *Un trésor dans la montagne.*

La goélette, reine du Saint-Laurent

Dès le début du XVIII^e siècle, les goélettes commencent à sillonner le fleuve et, avec l'essor du transport fluvial, elles deviennent de plus en plus populaires. Jusqu'au début du XIX^e siècle, on les dote d'une coque fine et lancée qui leur confère une grande vitesse. Néanmoins, ces élégantes carènes sont graduellement remplacées par des fonds plats, qui permettent d'échouer les navires dans la vase ou le sable et d'y aménager des cales plus spacieuses.



Le calme après la tempête.



Vivement le printemps et le grand départ!



Capitaine Paul Bouchard, à bord de sa goélette l'Alida.

En bois, les premiers bateaux à vapeur font leur apparition dans la première moitié du XIX^e siècle. L'avènement des moteurs accélère grandement la vie des marins.

Le remplacement des voiles s'étale cependant sur plus d'un siècle. Vers 1925, certains Charlevoisiens installent des moteurs à essence sur des chaloupes qui poussent les goélettes. Cette technique s'avère plutôt inefficace et l'on ne tarde

pas à monter les moteurs à bord des navires eux-mêmes. Au cours des années 1930, les moteurs diesels supplantent ceux à essence. Les goélettes deviennent alors de véritables petits cargos, car le bois cède peu à peu la place à l'acier dans la confection de la coque.

Un site propice à la construction navale

Devant Petite-Rivière-Saint-François, la plage suit une pente très douce et l'estran* est donc fort large. Tout au long de l'histoire, cette particularité a favorisé la construction de navires dans



des chantiers simplement constitués de structures temporaires.

La construction navale est issue d'une tradition fort ancienne à Petite-Rivière.

De 1863 à 1959, les Riverains construisent 64 goélettes, dont l'Alida, la Jean-Yvan et la Jean-Richard. Dans certaines familles, comme celles de Léon Lavoie et de Michel Tremblay, on est bâtisseur de navires de père en fils. De petit tonnage, les goélettes de Petite-Rivière servent surtout au cabotage.

Il y eut d'autres chantiers navals dans la



région de Charlevoix, notamment à Saint-Joseph-de-la-Rive et à l'Île-aux-Coudres. Avant de construire son navire, le maître charpentier réalise une maquette, appelée demi-coque.



Construction de l'E.A.B. à l'anse du Quai.

Le lancement d'une goélette, un événement couru

La construction d'une goélette est tout un événement! Les villageois suivent de près le déroulement des travaux; ils en discutent inlassablement et attendent le lancement avec impatience. La cérémonie est entourée de réjouissances. Après avoir subi son baptême de l'eau, le navire est toué vers le quai pour y recevoir son gréement ou, à compter de 1925, son moteur, il peut ensuite prendre le large.



L'E.A.B., après le lancement, prêt pour le cabotage.



Demi-coque du Mont-Sainte-Marie construite à Saint-Joseph-de-la-Rive. Reproduction récente. Photo reproduite avec l'autorisation de l'auteur de la maquette.

* Partie du littoral entre les marées les plus hautes et les plus basses.



Le quai de Petite-Rivière:
particulièrement utile pour
le cabotage.

Un port d'attache

Avant la construction du quai, en 1927, les capitaines jettent l'ancre aussi près de la rive que possible et ils attendent la marée basse pour débarquer et embarquer marchandises et passagers. Inutile de dire que la construction du quai fut bien accueillie!

Dans les années 1940, une vingtaine de goélettes y accostent toutes les fins de semaines. En fait, la popularité est telle qu'il doit être prolongé au début des années 1950. Même si maintenant les goélettes ne voguent plus sur le Saint-Laurent, le quai de Petite-Rivière demeure encore très fréquenté. Il a été rénové et constitue un site d'observation fabuleux!

Par ailleurs, la municipalité tenait à préserver sa vocation de port d'attache et elle a donc aidé ses citoyens à aménager une marina, en 1979. Les amateurs de voile du Québec et d'ailleurs viennent s'y amarrer aujourd'hui, au rythme des marées.

À l'abri des glaces

En 1940, Lionel, Benjamin et Daniel Bouchard ménagent, à Maillard, une cale sèche qu'ils baptisent de ce toponyme. Lors grandes marées



Construction du quai.
La pierre requise est
transportée par des chevaux,
puis embarquée sur
des chalands.

d'automne, on y amène les goélettes. Une fois la cale sèche pleine, on ferme les grandes portes et on abaisse le niveau d'eau. L'hiver peut venir, les navires sont à l'abri des glaces! Les propriétaires profitent de cet arrêt pour faire les radoubs nécessaires. Aux grandes marées du printemps, les goélettes peuvent reprendre la mer.

Au moment où les goélettes tombent en désuétude, vers la fin des années 1950, la cale sèche est abandonnée. Toutefois, au début des années 1990, la compagnie *Recherches et travaux maritimes* lui insufflé une vie nouvelle, en l'utilisant pour la construction de bateaux en aluminium. Aujourd'hui, le bassin de la cale sèche est recouvert d'un hangar.



À la cale sèche de Maillard,
les navires n'ont rien à
craindre de l'hiver.

Une activité plusieurs fois séculaire

Les largesses du fleuve

Tout au long de l'histoire, les terres de Petite-Rivière ne procurent aux Riverains qu'une maigre pitance. Fort heureusement, les eaux du fleuve regorgent de poissons et les habitants ne tardent pas à exploiter cette précieuse ressource. Ils pêchent notamment le marsouin et, surtout, l'anguille.

Les premiers colons de Petite-Rivière s'adonnent déjà à la pêche au marsouin. En 1722, six d'entre eux s'associent même pour fonder une compagnie. Les mammifères capturés sont halés sur la grève, à l'aide de chevaux et de bœufs. Quand les marsouins sont dépecés, il faut faire fondre la graisse. Certains pêcheurs le font sur la grève, d'autres préfèrent le faire à la maison. L'huile de marsouin



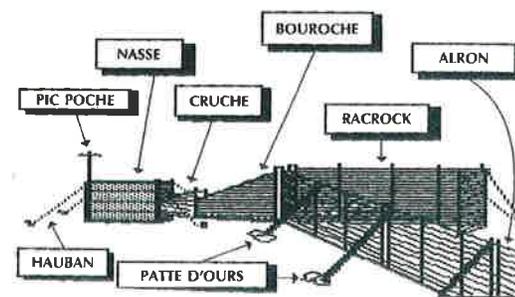
La pêche de Joseph-Eugène Lavoie (vers 1938).

est alors utilisée à de nombreuses fins, notamment pour l'éclairage domestique. Quant aux peaux, on les tanne soigneusement, car le cuir de marsouin n'a pas son pareil pour fabriquer des bottes.

Une pêche fort laborieuse

Quoique très exigeante, la pêche à l'anguille fut incontestablement la plus populaire à Petite-Rivière-Saint-François. Pour capturer ce poisson, on privilégia des pêches à fascines. Durant de nombreuses années, le littoral est ainsi hérissé de pieux et de « cages », mais les agrès de pêche demeurent particulièrement abondants aux extrémités est et ouest de la municipalité.

Chaque année, les pêcheurs doivent monter les clôtures de lattes qui guident le poisson vers les « cages ». Aussi, ils s'assurent que les ailerons (ou « alrons »), les bouroches, les cruches et les nasses sont assez solides pour résister aux assauts du fleuve et qu'ils ne comportent aucune faille par laquelle leurs prises pourraient s'échapper. Une fois la saison terminée, il faut tout démonter: seuls les gros pieux sont laissés sur place pendant la saison froide. Que de travail!



Pêche à fascine
Croquis tiré de la *Revue de la Société historique de Charlevoix*, n° 15, octobre 1992, Tiré à part, Petite-Rivière-Saint-François.



Installation d'une pêche à l'anguille, une tâche exigeante.

Victimes de la nuit et de l'orage

À la marée nocturne, les prises sont plus abondantes et quand le fleuve est fouetté par le *nordet* et la pluie, les nasses se remplissent. Jour après jour, les pêcheurs attendent la marée basse pour «courir» leurs pêches et récolter les fruits de leur labeur. En saison, plusieurs d'entre eux s'aménagent même des camps de fortune, particulièrement dans le secteur de L'Abattis, afin de s'assurer de meilleures prises et surveiller leurs installations.

L'anguille d'Amérique, une grande voyageuse

Quand le Saint-Laurent n'était pas pollué, près de 50 espèces de poissons le fréquentaient. Les Riverains ont toutefois une préférence marquée pour l'anguille, un poisson qui vit dans les eaux douces du fleuve et des Grands Lacs, mais qui se reproduit dans l'eau salée de la mer des Sargasses. À la fin d'août, cette aventurière quitte le Saint-Laurent pour entreprendre son voyage nuptial. Au terme de son long périple, elle fraie et meurt aussitôt.

Les «rigolets», un lieu dangereux!

Les «rigolets», ces petits ruisseaux qui se frayent un chemin dans la batture, sont souvent difficiles à franchir, à cause de la vase qui s'y accumule. Les Riverains interdisent aux enfants de s'y aventurer. Hélas, les pêcheurs à l'anguille ne peuvent les éviter quand ils vont installer leurs agrès ou chercher leurs prises. Lourdemment chargés, les chevaux s'enlisent parfois dans la vase et, si l'on ne parvient pas à les dépêtrer à temps, c'est la noyade. On n'arrête pas la marée...



Camp de pêche à L'Abattis près de la voie ferrée.



Une nasse à anguille. Alfred Bluteau y dépose le poisson afin de le conserver vivant (1964).

Un régal à l'année longue

Après un séjour en Nouvelle-France, en 1651, Simon Denis consacre quelques lignes de son récit de voyage à l'anguille: *ce poisson, dans ce pays, tient lieu de la viande de bœuf et l'on s'en nourrit toute l'année, sans en être dégoûté.**



Une marée productive (1940).

Dans la société traditionnelle, les Riverains demeurent friands de ce poisson, dont les eaux du fleuve regorgent. Ils en mangent le vendredi et les jours de jeûne, fort nombreux à cette époque, particulièrement pendant le Carême et l'Avent. Tous les surplus qui ne sont pas vendus à la Coopérative de Baie-Saint-Paul ou à d'autres commerçants sont soigneusement entreposés dans des barils de sel. Les pêcheurs et leurs familles peuvent donc se régaler l'année durant. À l'automne, les prises sont conservées dans d'immenses nasses qu'on immerge dans l'eau froide des ruisseaux. On peut alors se délecter d'anguille fraîche.

* Marc Lafrance et Yvon Desloges, *Goûter à l'histoire, les origines de la Gastronomie québécoise*, Service canadien des parcs, Éditions de la Chenelière. 160 p.



Le dépiautage de l'anguille, une opération qui demande souvent plusieurs bras.

La recette d'anguille de Petite-Rivière...

Préparation

- Dépiauter l'anguille et la trancher en tranches de 5 cm d'épaisseur.
- Placer au four.
- Ajouter un oignon coupé en minces rondelles et une tranche de citron.
- Saler et poivrer au goût.
- Cuire trois heures à 300° F.
- Servir avec une sauce à la crème de pain.

Sauce à la mie de pain

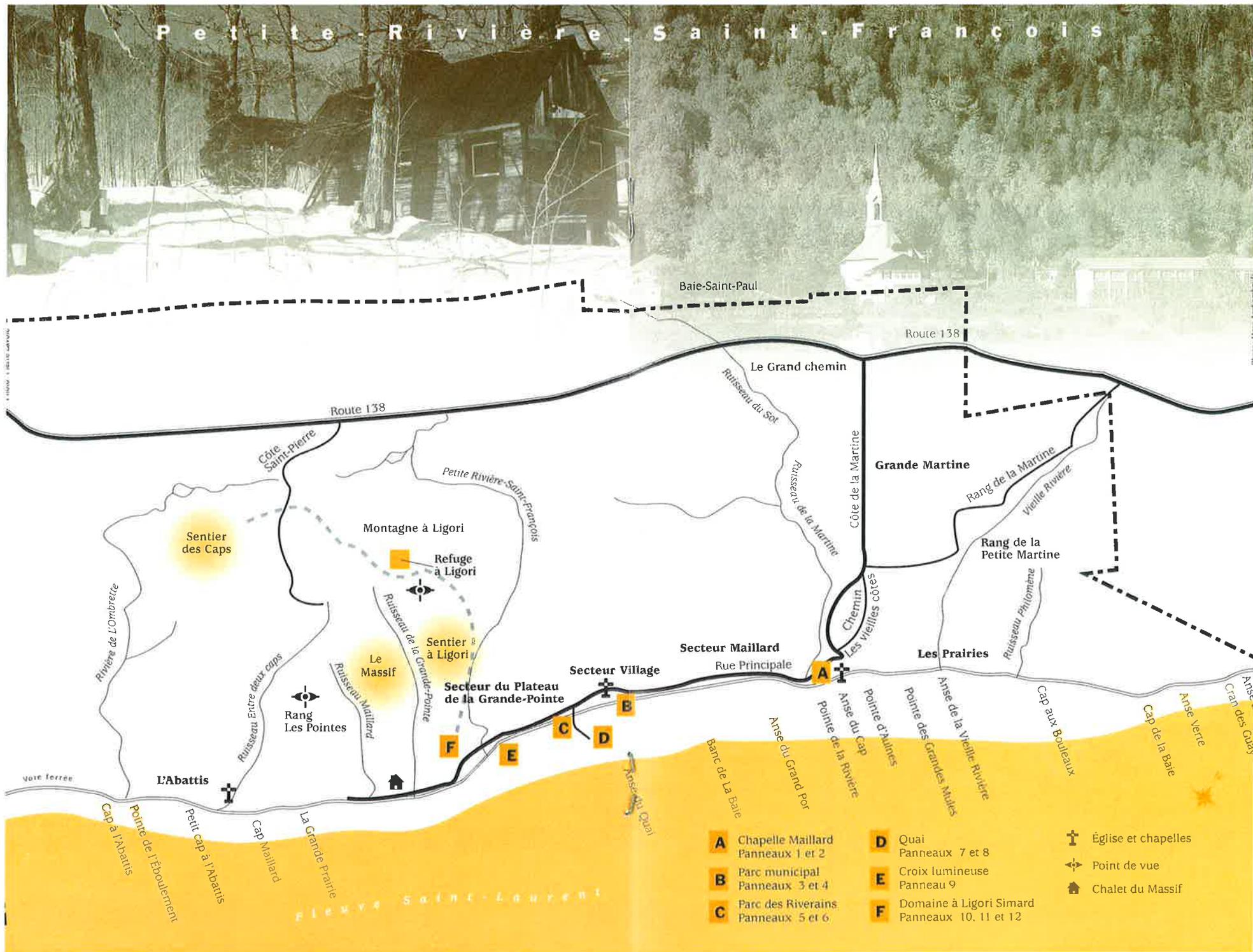
- Dans le liquide de cuisson du poisson, ajouter de l'eau et un oignon finement tranché.
- Saler et poivrer au goût.
- Mettre de 4 à 5 tasses de mie de pain.
- Laisser mijoter pendant 40 minutes à feu doux.

« Rien ne se perd »

Comme la peau de l'anguille est très résistante et que les pêcheurs d'autrefois ne manquent pas d'ingéniosité, ils lui découvrent mille et un usages. Tantôt, ils la découpent en fines lanières (appelées *babiche*), avec lesquelles ils «tressent» des chaises et fabriquent des harnais, tantôt ils la font sécher et la tannent avec de l'écorce d'aulne, pour obtenir un cuir de qualité supérieure. Le poisson devient donc objet utilitaire!



P e t i t e - R i v i è r e - S a i n t - F r a n c o i s



- A** Chapelle Maillard
Panneaux 1 et 2
- B** Parc municipal
Panneaux 3 et 4
- C** Parc des Riverains
Panneaux 5 et 6

- D** Quai
Panneaux 7 et 8
- E** Croix lumineuse
Panneau 9
- F** Domaine à Ligori Simard
Panneaux 10, 11 et 12

- ✝ Église et chapelles
- 👁 Point de vue
- 🏠 Chalet du Massif

On avait l'anguille et, quand il y en avait beaucoup, on y allait chacun notre tour. Autrefois, c'était une fortune, ça venait par milliers, ça se vendait dans l'espace de trois semaines et pas tellement cher. Une année, il y avait un chaland ancré au large des battures qui payait 5 cents la livre.

Propos recueillis auprès de Berthe Simard, lors d'une enquête ethnologique effectuée à l'été 1999.

Des anguilles riveraines en Allemagne

Au début des années 1930, la pêche à l'anguille donne naissance à une petite entreprise, la conserverie J. & L. Bouchard. Lionel et Joachim Bouchard, qui bâtissent leur usine à la Grande-Anse dans le secteur de L'Abattis, expédient une partie de leur production en Allemagne. En 1935, ils déménagent leur établissement près de la cale sèche. Deux ans plus tard, l'usine ferme ses portes.

Mais oui, on pêche toujours l'anguille!

Notamment à cause de la pollution et du dragage du fleuve, l'anguille s'est raréfiée. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une seule pêche à l'anguille à Petite-Rivière; elle est installée dans le secteur de Grande-Pointe. Comme bon nombre d'activités traditionnelles, la pêche à l'anguille est en voie de disparition. Cependant, chaque année, au début octobre, le *Festival de l'anguille* lui redonne vie. Les participants peuvent taquiner le célèbre poisson ou se contenter d'en déguster. Dans la soirée, on répète des contes et des légendes que des générations de Riverains ont embellis.



Nasse de Florent Côté, Grande-Pointe. Photographie de Claude Bergeron (1999).



Une pêche à l'anguille en 1950. Des «pattes d'ours» tiennent les pieux en place.



Étiquette des «Anguilles de mer» identifiant les boîtes de conserve produites à l'usine de Maillard.

Entre le fleuve et la montagne

Il avançait, vêtu de sa bougrine à carreaux, en bottes de bûcheron, au bec sa pipe pansue, sur l'épaule sa grande faux. ...de la poche arrière de son pantalon dépassait la pierre à aiguiser. C'était donc qu'il était retenu pour faucher à la main ces petits coins de pré où on ne peut passer la machine.

Gabrielle Roy, *Cet été qui chantait*



La récolte des foin dans le secteur de La Martine.

Jusqu'au dernier bout de terre

MÊME si les Riverains ont toujours vécu en symbiose avec le fleuve, ils s'efforcent de tirer profit des ressources du sol. Malheureusement, la plupart d'entre eux doivent se contenter de pratiquer une agriculture de subsistance.

Déjà fort limitées, les terres arables sont impitoyablement grugées par les marées, jusqu'à ce qu'on aménage un remblai pour construire la voie ferrée. Les eaux du fleuve ont emporté des centaines de mètres de rivage, forçant ainsi les Riverains à domestiquer la montagne. Armés de leurs haches et de leurs pioches, ces cœurs vaillants se sont lancés à l'assaut des plateaux, qu'ils défrichent à la sueur de leur front, pour s'y façonner des champs.

Une vie essoufflante!

Les Riverains ont toujours été assujettis aux grands cycles de Dame nature, qui leur dictait leur travail quotidien. Au retour des chantiers, à la fin

d'avril ou au début de mai, ils ont à peine le temps de reprendre leur souffle avant de s'attaquer aux labours et à la réparation des clôtures. Il faut ensuite «érocher» les champs, c'est-à-dire les débarrasser de ces pierres qui semblent «percoler» du cœur même de la Terre, puis faire les semailles. Vers la fin de mai, on peut enfin sortir les animaux des étables pour les conduire aux

pâturages. C'était ensuite l'été et le « temps de foin». Les Riverains se font alors des muscles, car la faucheuse mécanique à traction animale n'apparaît qu'après 1850 et, même alors, bien peu peuvent se l'offrir. À la fin d'août ou au début de septembre, on fait les moissons et l'on engrange les récoltes. L'hiver peut venir, les cultivateurs sont enfin prêts!



Lucienne et Hermine Simard, au potager (1930).

Les fruits du labeur et l'énergie du désespoir for place au plaisir d'avoir son petit potager. Les terres si durement gagnées et extirpées à la forêt, Dame nature les a repris. Nous, les témoins de «passé, gardons en mémoire génie de ces habitants et leur savoir-faire qui les liaient entièrement à la nature.



Les fruits du labour



Ludger Bouchard, occupé à l'affûtage de sa faux.

Le temps des foins

Avant la mécanisation de l'agriculture, la période des foins s'étire sur plusieurs semaines, en juillet et août. Les fermiers d'hier sont donc encore plus à la merci du temps que ceux d'aujourd'hui. Ils affûtent leur faux et, dès que cela est possible, ils se précipitent vers leurs champs. Après avoir fauché le foin, on le fane, c'est-à-dire qu'on le retourne avec des fourches, puis on le ramasse en ondins, à l'aide de longs râtaux de bois.

Une fois bien sec, on charge sur une charrette et on le transporte jusqu'à la grange ou au fenil. Comme il faut faire te, femmes, enfants, parents et amis viennent être main forte. La corvée se termine souvent ans l'allégresse.

On rase aussi la rive!

Au début de septembre, on coupe le foin salé si ondoie sur la grève, à l'aide de petites faux. n l'étale ensuite sur les «faneries» pour le faire sécher. Les animaux peuvent ainsi se nourrir tout l'hiver. Mais, quand les vaches se nourrissent de in salé, le goût du lait devient, dit-on, amèrement le foin des champs!

La moisson des céréales

Vers la fin d'août ou le début de septembre, commence la moisson des céréales. Quand orge, l'avoine, le sarrasin et le blé sont mûrs, on s fauche à l'aide d'un javelier ou d'une faucille. e fois engrangées, les céréales sont battues ec des fléaux, puis vannées, pour séparer le ain de la paille. Les grains sont ensuite oulus mécaniquement.



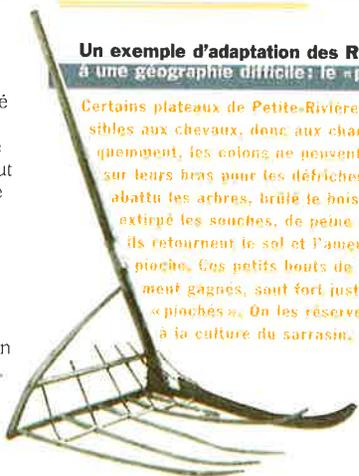
La famille Bouchard aux foins (1925).



La corvée des foins en 1945.

Un exemple d'adaptation des Riverains à une géographie difficile: le «pioché»

Certains plateaux de Petite-Rivière sont inaccessibles aux chevaux, donc aux charmes. Consé- quemment, les colons ne peuvent compter que sur leurs bras pour les défricher. Après avoir abattu les arbres, brûlé le bois inutilisable et extirpé les souches, de peine et de misère, ils retournent le sol et l'ameublissent à la pioche. Ces petits bouts de terre, si chère- ment gagnés, sont fort justement baptisés «piochés». On les réserve généralement à la culture du sarrasin.



L'autosuffisance, une question de survie!

Dans la société traditionnelle, le Riverain fait preuve d'une grande autonomie; chaque activité est essentielle et leur réalisation s'inscrit dans un rituel qui se répète d'année en année.

Ainsi, lorsque la grange et le caveau à légumes sont pleins, les habitants font boucherie. Il faut suffisamment de viande pour «passer» l'hiver. Les Riverains font ensuite provision de bois et, s'il leur reste du temps, réparent les bâtiments, fabriquent meubles et charrettes, etc. Tout est à faire!

Les Riverains élèvent les animaux dont ils ont besoin pour leur propre consommation et non pour le négoce. Quelqu'un a bien ouvert un jour un petit abattoir, près de la grève, mais l'établissement fut surtout fréquenté par les villageois. La plupart des Riverains élèvent non seulement des



Le temps des boucheries, une activité typique de la fin de l'automne.

vaches, des chevaux, des poules et des cochons, mais aussi des moutons. De plus, chacun cultive des légumes de consommation courante, tels les pommes de terre, les carottes, les choux, les pois, etc. et des légumineuses, comme la fameuse «gourgane». Plusieurs ont aussi des pommiers. La cueillette ouvre de si délicieuses perspectives. Le pain doit aussi être fabriqué régulièrement.

Une recette de soupe à la gourgane de Petite-Rivière-Saint-François

On prépare d'abord les ingrédients suivants:

- 1 farret de bœuf
- 4 litres d'eau
- 1/2 livre de lard salé
- 1 oignon finement tranché
- sel et poivre au goût

On laisse ensuite mijoter à couvert pendant une demi-heure. On ajoute alors:

- 3 tasses de gourganes
- 1 tasse d'orge
- 4 carottes coupées en cubes
- 2 branches de céleri coupées de la même façon
- sel, poivre, sarriette et persil au goût

On laisse mijoter le tout à couvert pendant 2 heures... et la soupe est prête à être dégustée!



Four à pain

La conservation des légumes

Pour prolonger la vie des légumes, on les entresse à la manière des Amérindiens, dans des caveaux à demi enfouis dans le sol. Il suffit de recouvrir la porte ou la trappe de terre pour les protéger contre le gel hivernal et les chaleurs excessives de l'été. Pendant les périodes de canicule, plusieurs plaçant les denrées périssables dans un tonneau qu'ils laissent tremper dans l'eau fraîche d'un ruisseau. D'autres les conservent plutôt dans une excavation peu profonde, creusée dans un coin ombragé et humide. L'hiver simplifie les choses, puisqu'il suffit alors de mettre les victuailles dans un coffre qu'on enfouit sous la neige. Ainsi remisés, les beignes et les tourtières du jour de l'an ne perdent rien de leur saveur.



Sophie Simard fort occupée à nourrir les animaux de la basse-cour.

La Riveraine: une collaboratrice efficace!

Il faut du muscle pour défricher la terre et la cultiver, pour construire des navires, pêcher l'anguille et bûcher le bois! Les hommes ont donc joué un rôle de premier plan dans la société traditionnelle de Petite-Rivière-Saint-François et que dire de celui des femmes! Pour la plupart mères d'une nombreuse progéniture, les Riveraines accomplissent certes leurs innombrables tâches domestiques avec dévouement, mais elles participent aussi aux travaux des champs et aident à soigner les animaux.



Le travail du lin. près l'avoir peigné, on doit le filer et le tisser avant de transformer en vêtements en lin de maison. Il faut de la patience et des doigts de fée.

Au moment des foins et des récoltes, leur contribution n'a pas de prix pour les hommes, débordés et épuisés.

On lavait le linge à la planche et les planchers de bois devaient être lavés plus d'une fois par semaine. Il n'y avait pas de toilette dans la maison ni de laveuse.

Toutes les chambres étaient occupées, il y avait des beaux couvre-lits blancs et des cache-oreillers repassés.

Tout était impeccable. Au printemps, pendant le grand ménage, on

lavait tout à la brosse sans oublier un coin. L'hiver les hommes montaient dans la montagne pour aller bûcher. Le soir, ils soignaient les animaux, mais ils n'allaient pas traire les vaches, c'était nous qui faisons ça. Ce n'était pas l'ouvrage des hommes. La mère y est allée bien des fois elle aussi. Il fallait aller chercher les vaches au pied de la côte et monter les « chaudières » de lait. C'était ben pesant!

Propos recueillis auprès de Berthe Simard, lors d'une enquête ethnologique effectuée à l'été 1999.



Le filage de la laine. La fileuse étire et tord les boudins de laine qui remplissent son tablier, de manière à créer un fil continu. Du pied droit, elle enfonce la pédale qui actionne son rouet, et une fibre aussi souple que résistante s'enroule sur le volant. Tout un art!

L'enseignement, une affaire de femmes!

Les Québécoises ont toujours été impliquées de près à l'enseignement, mais c'est à l'époque des écoles de rang qu'elles commencent à faire leur marque dans ce domaine. La création des arrondissements et des commissions scolaires, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, amène l'émergence de tout un réseau de petits établissements scolaires, qui accueillent les élèves de la première à la septième année. De dimensions fort réduites, les écoles de rang comportent habituellement un vestibule, une classe et un vestiaire.

Le mobilier utilisé n'était pas fait pour retenir l'enfant à l'école. Dans une vieille maison, un banc fait d'une planche de quelques pouces de large. Pour le pupitre, une autre planche, encore plus étroite et légèrement inclinée, fixée au dos de chaque siège. Pour écrire, les enfants, devaient s'y tenir les bras levés comme sur un prie-Dieu.

Marthe B. Hogues, *Un trésor dans la montagne*

L'institutrice d'autrefois, qu'on loge généralement dans un petit appartement adjacent à l'école, enseigne toutes les matières de base: la lecture, l'écriture, l'orthographe, le calcul et le catéchisme, bien sûr. Elle doit aussi remplir le *Journal d'appel*, ou registre des présences, de même que le *Journal d'école*, ancêtre du calendrier scolaire. Malgré leur lourde charge, les vaillantes institutrices ne reçoivent qu'un très modeste salaire.

À Petite-Rivière-Saint-François, à l'époque des écoles de rangs, il y a au moins une école dans chacun des principaux secteurs de la municipalité: au village, à Grande-Pointe, Maillard, La Martine, L'Abatis et dans le rang Saint-Cassien.

Plusieurs générations ont fréquenté les écoles de rang disséminées sur le territoire de la municipalité. Pour certains, les années passées à la « p'tit



L'école de Maillard, en 1938.



L'école de La Martine, vers 1940.

école» ne marquent que le début d'une longue formation, qui va se poursuivre dans les collèges et les universités des grandes villes. D'autres y reçoivent leur seul enseignement formel.

Au début des années 1950, le gouvernement prend un virage qui va s'accroître avec la Révolution tranquille. Il crée un vaste réseau d'écoles centralisées et met sur pied un système de transport scolaire pour conduire les enfants à ces nouvelles «fontaines de connaissances». Les petites écoles de rang sont peu à peu abandonnées, et on les vend, les unes après les autres.



Sr M.-François-de-Sales et ses élèves, en 1961.

Des religieuses enseignantes

Comme la population du village augmente sans cesse, l'école accueille de plus en plus d'élèves. En 1944, la Commission scolaire de Petite-Rivière-Saint-François décide donc de la confier aux Petites Franciscaïnes de Marie, de Baie-Saint-Paul.

C'est en 1892 que cette congrégation est fondée par l'abbé Ambroise-Martel Fafard, curé de Baie-Saint-Paul, pour venir en aide aux orphelins. Les Petites Francis-



caines élargissent très vite leur apostolat pour prendre soin des malades et enseigner aux enfants. La petite communauté de Baie-Saint-Paul essaïme peu à peu dans tout le comté de Charlevoix et à travers le monde.

Encore aujourd'hui, les Petites Franciscaïnes de Marie occupent une place importante dans nos communautés, que ce soit au niveau culturel, social, économique ou humanitaire. Plusieurs filles de Petite-Rivière-Saint-François ont donné leur vie à cette communauté, dont Marie-Louise, fille de Georgina Harvey et de Gédéon Bluteau, qui est l'une des premières à entrer au noviciat en 1893.



L'école du village, en 1931.



Le couvent de Petite-Rivière-Saint-François.

La forêt

Au revers des cornilles, c'est le temps d'entailler les érables.

Marthe B. Hogues

De l'or vert!

LES Riverains ont su tirer parti de la forêt aussi bien que du fleuve et de leurs terres ingrates. Chaque colon doit se faire bûcheron pour défricher leurs terres, se procurer les matériaux requis se loger et se meubler et faire provision de bois de chauffage.

Déjà au XVIII^e siècle, certains Riverains font carrière dans l'exploitation forestière, le transport, le sciage ou le commerce du bois. Quand les guerres napoléoniennes forcent l'Angleterre à se tourner vers le Canada pour s'approvisionner en chêne et en pin, l'industrie forestière charlevoisienne connaît un essor remarquable.

Cette prospérité se maintient au début du XX^e siècle, grâce à la création des premières grandes papetières. Les « chantiers » se multiplient alors et de nombreux cultivateurs prennent l'habitude d'y passer l'hiver, pour remplir leurs goussets, souvent bien minces.

Une partie du bois récolté dans la région est acheminée vers les chantiers navals de Petite-Rivière-Saint-François. Le pin, le chêne, l'épinette et le cèdre sont particulièrement prisés pour la fabrication des mâts et des coques. Le merisier et le bouleau sont réservés au moulin de Maillard, où on les transforme en fuseaux et en barreaux pour l'industrie du meuble.



Coupe du bois de chauffage. On utilise une scie ronde actionnée par un cheval.

L'appel des chantiers

Dans le mode de vie traditionnel, quand la saison de cabotage prend fin, celle de l'exploitation forestière s'amorce. Tous les hommes en âge et en état de le faire, montent alors à l'assaut des forêts le lundi matin, pour ne revenir au foyer que le samedi suivant. Certains hûchent dans le boisé familial, mais la plupart travaillent pour un entrepreneur. En hiver, ils sont souvent incapables de revenir partager leur repos dominical avec leur famille.



La transformation du bois. André Simard utilise une scie à ruban et un « planeur ».



Lionel Bouchard, à l'intérieur de sa scierie (1965).

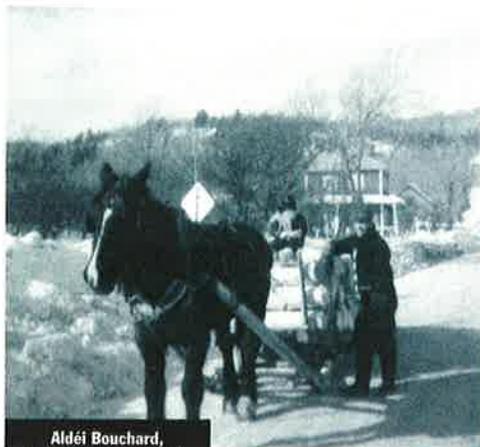
Laisser passer les « pitounes » !

Dans les années 1920 et 1930, la compagnie Samson joue un rôle de premier plan dans l'économie riveraine. Cette entreprise se spécialise dans la récolte de résineux destinés aux usines de pâtes et papiers. Pendant l'automne et l'hiver, elle embauche des Riverains pour bûcher et, le printemps venu, la compagnie leur fait transporter les billes jusqu'au bord de la rivière du Sot.

Une autre entreprise, la compagnie d'Auteuil, a aussi acquis des terres à bois dans la montagne, dans un secteur connu sous le nom de « La Pointe ». Cette compagnie, qui possède toujours des lopins de terre dans les parages, « fait chantier » pendant de nombreuses années. À partir des aires de coupe, elle fait transporter son bois à l'aide de chevaux jusqu'à la route où il est chargé sur des camions qui vont le livrer à l'usine.

Les petites scieries du littoral

L'abondance de la ressource forestière, l'accès au fleuve et l'expansion du réseau ferroviaire favorisent, au tournant du siècle, l'ouverture de scieries dans divers secteurs de Petite-Rivière. À une certaine époque, on en compte jusqu'à sept : les moulins à Joachim, à Bergeron, à Lionel, à Joseph Lavoie, à Freddy, à Jean-Noël Simard et à Okil. Certains établissements sont actionnés à la



Aldéj Bouchard, occupé au transport du bois de fuseau à destination du moulin (vers 1960).

vapeur, d'autres par une roue à godets. La production varie selon les usines : Joachim Bouchard et Joseph

Bergeron fabriquent des fuseaux et des barreaux alors que Lionel Bouchard, Joseph Lavoie, Freddy Bouchard, Jean-Noël Simard et Okil Bouchard produisent du bois de construction, des bardeaux de cèdre et des barreaux, eux aussi.

Une tradition qui se perpétue

Bien que les camps de bûcherons soient disparus, bon nombre de Riverains font encore eux-mêmes leur bois de chauffage et abattent des résineux qu'ils vendent aux fabricants de pâtes et papiers.



La fièvre du temps des sucres

Au printemps, les Riverains ont toujours hâte de « courir les érables ». Au mois de mars, les familles Bouchard, Lavoie, Tremblay, Simard et autres commencent à se préparer pour le « temps des sucres ». Le long du fleuve, il est même possible de commencer à « bouillir » deux à trois semaines plus tôt qu'au pied du cap Maillard.

Pendant que les femmes se dépêchent de faire le grand ménage, pour que tout reluise à Pâques, les hommes ouvrent la cabane à sucre, entaillent les érables et installent les chalumeaux.

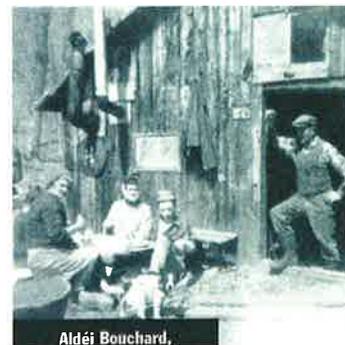
Le temps est venu de se sucrer le bec et, dans bien des cas, de regarnir le bas de laine. Dans la société d'autrefois, quand le temps se fait complice, les acériculteurs peuvent, en effet, faire leurs provisions de sirop et de sucre tout en vendant les surplus aux marchands de Baie-Saint-Paul.



Une pause bien méritée.

À la sueur de leur front

À la cabane, on ne se tourne pas les pouces. Il faut entretenir le feu, qui doit toujours être très intense, surveiller la cuisson, écumer le liquide du premier récipient à l'aide d'une « écumette » ou d'un « crasseuse » et transporter la sève bouillante d'une « panne » à l'autre. Quand le processus de production est terminé, on embouteille le sirop, on façonne les pains de sucre et l'on remplit des cornets d'écorce de bouleau de « sucre », au grand bonheur des enfants. En langage populaire,



Aldéj Bouchard, avec sa famille, très affairé en ce temps des sucres.

les gens d'ici, les appellent « Ingo ».



Tant qu'il y aura des érables

Certains Riverains s'adonnent toujours à l'acériculture. Comme leurs ancêtres, ils entaillent les érables et placent des chalumeaux tous les printemps. Néanmoins, ils ont rem-

placé leurs vieilles « chaudières » de tôle par des tuyaux de plastique, ces fameuses tubulures que les petits rongeurs s'amuse à gruger, année après année. Les techniques ont évolué, mais la saveur et le plaisir restent inchangés.



Une cabane à sucre typique du secteur de Grande-Pointe, celle de Joseph Lavoie.

Le Massif de Petite-Rivière-Saint-François

Avant 1970, le massif de Petite-Rivière-Saint-François constitue un lieu de prédilection pour la coupe du bois et surtout, pour la chasse. Au Massif, tout comme dans les autres montagnes de Petite-Rivière, on chasse non seulement du petit gibier comme le lièvre mais aussi le chevreuil, l'orignal et même l'ours. Cette tradition s'est longtemps perpétuée. Jadis lieu de subsistance et d'approvisionnement en ressources forestières, la



Le village et le massif de Petite-Rivière-Saint-François. Photographie de Marc Archambault.



Ligori Simard, au retour de la chasse, en 1940.



Un skieur à l'œuvre. Photographie de Marc Archambault.

vocation du Massif évolue vers le récréotourisme, à la suite de son achat par le gouvernement du Québec.

Depuis l'ouverture du centre de ski, en 1980, le massif de Petite-Rivière-Saint-François n'attire plus seulement les bûcherons et les chasseurs. Surtout depuis la construction

des infrastructures actuelles, en 1992, des amateurs venus du monde entier dévalent les pistes aménagées sur ses pentes abruptes. Le ski alpin est devenu le sport de prédilection des Québécois et Petite-Rivière leur offre un site exceptionnel pour s'y adonner. Il n'y a pas plus haute dénivellation au Québec (770 mètres) et le paysage est sans rival.

Conclusion

Se souvenir pour bâtir...

PETITE-Rivière-Saint-François témoigne de l'étroite relation qu'ont tissé au fil du temps ses habitants. Adossés à la montagne, le regard tourné vers le fleuve, les Riverains ont, avec la force de leurs bras, bâti un village. De leurs mains puissantes et dans la foulée de leurs efforts, ils ont mis à contribution les différentes ressources du littoral maritime, de la frange côtière et de la forêt. La pêche, la construction navale, la navigation, l'agriculture et l'exploitation forestière ont ainsi été les principales activités du village, lui permettant de vivre en parfaite autarcie.

Depuis les dernières années, la municipalité de Petite-Rivière-Saint-François a procédé à un exercice de planification visant la mise en valeur de la culture riveraine et le développement touristique de celle-ci. Dans le sillage de ce processus de planification, la réalisation de la présente brochure vise essentiellement à transmettre les connaissances et l'histoire du développement de Petite-Rivière-Saint-François tout en les réactualisant pour favoriser les échanges entre les plus vieux et les jeunes.

Ainsi, d'autres activités comme les fêtes du 325^e anniversaire de Petite-Rivière-Saint-François, la réalisation des murales patrimoniales, des panneaux d'interprétation et la revitalisation du Domaine à Ligori, veulent marquer et rappeler les événements qui ont forgé l'identité distinctive du milieu et d'une population, en faisant contribuer tout autant les aspects naturels que culturels.

Enfin, l'ensemble de ces initiatives vise à s'inspirer du passé, des acquis pour mieux construire l'avenir.

Éphémérides

ANNÉE	ÉVÉNEMENTS
■ Époque préhistorique	Les Montagnais, des amérindiens nomades, fréquentent de façon irrégulière le territoire pour se livrer à la chasse et à la pêche.
■ 1534	Jacques Cartier fait planter une croix dans la baie de Gaspé.
1603	Samuel de Champlain jette l'ancre à Petite-Rivière.
■ 1608	Champlain fonde Québec et y construit l'« Abitation ».
■ 1663	Dissolution de la Compagnie des Cent-Associés; fondation du Séminaire de Québec
1663	Tremblement de terre dans Charlevoix
■ 1663	Mgr de Laval, seigneur de la seigneurie de la Côte-de-Beaupré
1675	Arrivée du premier pionnier, Claude Bouchard, et de sa femme, Louise Gasnier
1677	Arrivée de René de la Voye
1680	Arrivée de Prisque Simard
1685	Arrivée de Pierre Tremblay
1730	Deux pêches à marsouins sont exploitées.
1734	Ouverture des registres paroissiaux.
1738	Inauguration de la première église
■ 1756	Début de la guerre de Sept Ans entre la France et l'Angleterre
■ 1760	Capitulation des troupes françaises ; début du Régime anglais
1791	Tremblement de terre dans la région de Charlevoix (le 6 décembre)
1825	Ouverture du Chemin des Caps
1834	Construction du presbytère
1835	Arrivée du premier curé, Pierre Clément et érection canonique de la paroisse Saint-François-Xavier de la Petite-Rivière-Saint-François
■ 1837	Début de la rébellion au Bas-Canada
1855	Érection civile de la municipalité
1860	Construction de la première école au village
1863	Construction d'une école à L'Abattis où vivent des bûcherons et leurs familles
■ 1867	Confédération canadienne
1878	Construction d'une école à Grande-Pointe
1903	Début de la construction de l'église actuelle
1905	Bénédiction de l'église actuelle
■ Au Québec et ailleurs	

1910	Installation de l'orgue Canadienne
■ 1914	Début de la Première Guerre mondiale
1918	Arrivée du chemin de fer
1918-1919	La grippe espagnole emporte une soixantaine de Riverains de tous âges.
1925	Un tremblement de terre secoue la région.
1927	Construction du quai
1933	Construction de la chapelle de Grande-Pointe dédiée à Saint-Joseph (chapelle du frère Vianney)
1936	Le ruisseau de la Martine sort de son lit et emporte la maison d'Elzéar Bluteau et quatre de ses enfants.
■ 1939	Début de la Seconde Guerre mondiale
1944	L'école du village est confiée aux Petites Franciscaines de Marie.
1946	Un incendie détruit 14 maisons, dont celle qui renfermait les archives de la municipalité, neuf enfants meurent et 17 familles sont laissées sans abri.
1951	Bénédiction à Maillard de la chapelle de l'Assomption, construite à la mémoire du pionnier Claude Bouchard
1954	Arrivée de Gabrielle Roy à titre de « citoyenne estivante »
1959	Le chantier des goélettes cesse ses activités.
■ 1960	Début de la Révolution tranquille
1960	Construction et bénédiction officielle d'une arche à l'entrée de la paroisse Construction du presbytère actuel, du centre paroissial et du poste de pompiers
1976	Une inondation cause des dommages d'un million de dollars dans le village.
1980	Le Centre de ski le massif de Petite-Rivière-Saint-François entre en opération.
■ 1983	Décès de la romancière Gabrielle Roy.
1992	Action massif 92 et construction des infrastructures au Massif
1994	Restauration du quai
1996	Début des travaux d'aménagement des sentiers à Ligori
1999	Restauration de la maison à Jean-Noël et du domaine à Ligori
2000	Fêtes du 325 ^e anniversaire
■ Au Québec et ailleurs	

Bibliographie

- [En collaboration] «Spécial Charlevoix», *Saguenayensia*, vol. 26, n° 2 (avril-juin 1984), 84 pages.
- [En collaboration] *La Petite-Rivière-Saint-François Historique-Situation actuelle-Perspective d'avenir*, 1972, 15 pages.
- [En collaboration] «Petite-Rivière-Saint-François», *Revue d'histoire de Charlevoix, Charlevoix*, tiré à part n° 15 (octobre 1992), 12 pages.
- Encyclopédie visuelle bilingue** *Marine d'hier et d'aujourd'hui (Ships and sailing, today and yesterday)*. Paris, Éditions Gallimard, 1991, 63 pages.
- ANCHETREMBLAY**, Alain et Chantal Gravel, *Les grandes familles de Petite-Rivière-Saint-François (1733-1997), Comté de Charlevoix* (Les grandes familles de Charlevoix, vol. 7). BNC, 1997, 329 pages.
- ANG**, Greffe Jacques Pinguet, *Marché entre Joseph Hains et Sieur Jacrau, pour les Marguilliers de Saint-François-Xavier-de-la-Petite-Rivière*, Québec, 12 mars 1740.
- B HOGUES**, Marthe, *Un trésor dans la montagne*. Québec, Les Éditions CARITAS, 1954, 279 pages.
- Bergeron Gagnon inc**, *Enquête ethnographique auprès de Berthe Simard*, novembre 1999, 41 pages.
- Bergeron Gagnon inc**, *Plan directeur pour la mise en valeur de la culture riveraine*. Municipalité de Petite-Rivière-Saint-François, août 1996, 64 pages.
- BERGERON**, Claude et Gino Gariépy, *St-Nicolas-Bernières (1694-1994). Regards sur notre histoire*. Québec, Société historique de Saint-Nicolas et Bernières, 1993, 280 pages.
- BLUTEAU**, Marc-André, «450 ans d'histoire dans Charlevoix»: *Les fils conducteurs*, vol. 26, n° 2, 1984, p. 51-56.
- BLUTEAU**, Marc-André, manuscrit inédit, *Plan directeur pour la mise en valeur de Petite-Rivière-Saint-François sur les plans touristiques et culturels*, 1994, 91 pages.
- BOILEY**, Raymond, *Le guide du voyageur à la Baie-Saint-Paul au XVIII^e siècle*. Québec, Les Éditions Leméac inc., 1979, 133 pages.
- BOUCHARD**, Jean-Louis, *La petite histoire de la Petite-Rivière*. Petite-Rivière-Saint-François, Société d'histoire des Riverains, 46 pages.
- COLLARD**, Chantal, *Une Famille, un village, une nation*, Boréal, 1999, 190 pages.
- DÉS GAGNIERS**, Jean, *Charlevoix, pays enchanté*. Sainte-Foy, P.U.L., 1994, 445 pages.
- DÉFOUR**, Grégoire et al., *450 ans de navigation dans Charlevoix (1534-1984)*. La Malbaie, 1984, 74 pages.
- LACROIX**, Georgette, *Charlevoix mes amours*. Baie-Saint-Paul, Club Lions de Baie-Saint-Paul inc., 1985, 192 pages.
- LAFRANCE**, Marc et Yvon Desloges, *Goûter à l'histoire, les origines de la Gastronomie québécoise*, Service canadien des parcs, Éditions de la Chenelière, 160 p.
- PROVENCHER**, Jean, *Chronologie du Québec*, Boréal, 1991, 217 p.
- ROY**, Gabrielle, *Cet été qui chantait...* Québec, Boréal Express, 1993, 169 pages.